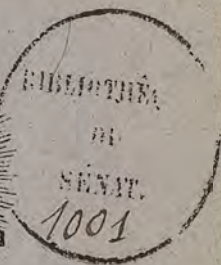


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

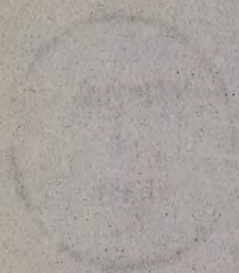


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBRARY

LIBRARY

LE LENDEMAIN
DES CONQUÊTES,

PANTOMIME EN CINQ ACTES.



LE FIDELIAIN

DES CONGRÈS

DE LA SOCIÉTÉ DE LA FIDELIAIN



LE LENDEMAIN
DES CONQUÊTES,

PANTOMIME EN CINQ ACTES.

EXTRAIT DU VOYAGE A SOPHOPOLIS,
ACTUELLEMENT SOUS PRESSE.

Par THÉOPHILE MANDAR.

«Le temps présent est gros de l'avenir.....»
LEIBNITZ.

A PARIS,
Chez DE LA TYNNA, Libraire,
Cloître Saint-Honoré.

1797.

L'AN V^e. DE LA RÉPUBLIQUE.

THE CONSTITUTION

ARTICLE I

SECTION 1

All legislative Powers herein granted shall be vested in a Congress of the United States, which shall consist of a Senate and House of Representatives.

SECTION 2

ARTICLE II

SECTION 1

The executive Power shall be vested in a President of the United States of America.

SECTION 2

SECTION 3

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

JE lisois à mes enfans les *Voyages de Cyrus*, et je m'arrêtai à cette réflexion, pleine de sagesse, sur les conquêtes.

« Pendant l'espace de trois cents ans, la
» valeur des rois de Médie avoit augmenté
» leurs conquêtes. Les conquêtes avoient
» engendré le luxe, et le luxe est toujours
» l'avant-coureur de la chute des empires.
» Valeur, conquêtes, luxe, anarchie, voilà
» le cercle fatal et les différens périodes de
» la vie politique de presque tous les états.
» La cour d'Ecbatane étoit alors éclatante;
» mais cet éclat n'avoit rien de solide ».

Écoutons maintenant ce que dit le judicieux James Capper ; il a passé à Bassora quarante-cinq ans (en 1783) après le retour de *Shae-Nadir*, conquérant du Mogol. Cet usurpateur du trône des *Sophis* rapporta de *Delhi* à *Ispahan* des richesses immenses. L'historien de *Nadir* les porte à cinq milliards quatre cents millions de livres tournois. Ce qui est extraordinaire.

Voici ce que rapporte le colonel James Capper, page 306 de la traduction, publiée par ordre du directoire, de ses observations sur le passage dans l'Inde (1).

« Le grand Khouli - Khan ruina la Perse.
 » Les forces qu'il rassembla pour envahir
 » l'Indostan, réveillèrent dans le gros de
 » la nation un esprit d'audace et d'aventure.
 » Les richesses que le pillage fit refluer sur
 » ce pays, achevèrent d'y éteindre l'industrie. La suite naturelle de ces conquêtes
 » fut la négligence dans la culture des
 » terres, et l'abandon du commerce. Les
 » troupes destinées aux conquêtes ayant
 » dissipé leur part du butin, se sont bien-
 » tôt déterminées à ravager leur propre
 » pays. Le destin de la Perse peut servir
 » de leçon aux autres nations, et doit leur

(1) Cet ouvrage, intitulé : *Voyage en retour de l'Inde, etc.*, indique une route pour revenir de l'Inde en Europe, plus courte de soixante-dix jours, et par terre. Ce motif a déterminé le directoire exécutif à en ordonner la publication. Il n'y en a plus qu'un très-petit nombre d'exemplaires, chez Cuiret, rue Serpente, n°. 7, à Paris.

» apprendre à préférer les gains lents,
 » mais salutaires, du commerce.

» La surabondance des richesses occasionne, dans un royaume, une espèce de
 » fièvre. Durant ses *paroxismes*, il paroît
 » avoir une force plus qu'ordinaire; mais
 » épuisé par un exercice contre nature,
 » victime déplorable de la maladie, il succombe à la fin sous la violence de ses
 » accès ».

Ce seroit abuser de la patience de nos lecteurs, que d'insister plus long-temps sur la sagesse de ces réflexions.

L'état actuel de l'Espagne nous offre, en Europe, un exemple frappant des effets inévitables qui résultent, pour les peuples, de la fureur des conquêtes.

L'auteur du voyage à *Sophopolis* m'ayant confié le manuscrit de cet ouvrage intéressant, j'ai vu avec plaisir, que dans un cadre très-resserré et sous la forme d'une *pantomime*, Théophile Mandar avoit groupé les malheurs d'Ispahan.

Ce qui dans cette pantomime, qui ne peut être représentée sur aucun théâtre,

est offert dans la durée de vingt-quatre heures, n'est effectivement qu'une exposition de ce qui s'est passé chez les Persans depuis un demi-siècle.

Sophocle et les auteurs tragiques n'ont dessiné que les malheurs des rois et des personnages les plus justement célèbres. Il ne s'agit dans cet exposé rapide, ni de rois, ni d'individus.

Le principal acteur ne paroît qu'au quatrième acte; c'est *Nadir*.

L'intérêt de cette pièce est commun à toutes les nations; il s'étend à tous les siècles.

L'auteur met en scène une nation puissante; il nous la représente dans l'apogée de sa gloire, et dans l'excès de ses malheurs.

Ceux qui prétendroient faire des rapprochemens ou des applications, s'ils sont amis de la vérité, seront convaincus que cette *pantomime philosopho-politique* ne s'adresse particulièrement à aucune des puissances belligérantes. Je pense néanmoins que nous, et les Anglois, serons attentifs aux leçons de sagesse qui résultent du rapprochement de

tant d'événemens qui ont placé la capitale de la Perse dans la galerie des villes qui ont été et qui n'existent plus que par leurs ruines.

L'auteur anonyme de la lettre adressée au lord Malmesbury, nous assure que la dette nationale actuelle de l'Angleterre se monte à 360,228,020 liv. *sterlings*, et que l'intérêt de cette dette est de 13,005,518 liv. *sterlings*, ce qui fait environ neuf milliards tournois, et un intérêt annuel de plus de 320,000,000 liv. de notre monnaie.

Si l'anonyme est exact dans ses étonnans calculs, et si l'Angleterre fait, elle-même, la comparaison de sa situation à celle actuelle des Persans, il en résultera naturellement cette amère et cruelle réflexion, que, si l'excessive abondance des richesses a mis la Perse au tombeau, l'excès contraire, *mais un excès de misère absolue*, doit indispensablement menacer l'Angleterre d'une crise qui n'est pas très-éloignée.

Les lecteurs se souviendront alors des malheurs d'Ispahan, Théophile Mandar nous les a présentés sous les couleurs les

plus pathétiques , dans les livres V et VI du Génie des Siècles. On en trouvera des extraits à la fin de cette pantomime.

Les révolutions des empires , qu'est-ce autre chose , sinon un peuple entier donné par l'éternel en spectacle à la terre ?

Ispahan , capitale de la Perse , bâtie sur les ruines de l'ancienne Hécatompyle , contenoit , en 1660 , de dix à onze cents mille habitans. Son étendue , y compris les six villes qui forment ses faubourgs , offroit une circonférence de plus de seize lieues de France. On comptoit , tant dans la ville que dans les faubourgs d'Ispahan , près de quarante-huit mille maisons , deux cents mosquées , soixante-un collèges , dix-huit cents trente-neuf beaux caravanserais , plus de trois cents bains ; un palais immense environné d'autres petits palais pour les grands de l'empire. Le palais du roi s'étendoit à une lieue et demie de circonférence.

La grande place d'Ispahan (Meydan-Shae) a soixante-dix pas de long sur deux cents vingt de large , elle fait face au palais , et le grand cours a deux cents vingt pas de long ;

long ; il est bordé de platanes des deux côtés.

Cette métropole de la Perse , par une suite des guerres intestines qui prennent leur source dans la différence d'opinions religieuses , d'une part , et dans les factions différentes , relatives aux prétendans à l'empire , se trouvoit réduite , au rapport du colonel J. Capper , dans un tel état d'abandon en 1783 , que l'on y comptoit un plus grand nombre d'édifices et de maisons qu'il n'y avoit d'habitans.

M. Beauchamp , consul de France à Mascate , lequel est reparti pour cette résidence , m'a assuré qu'en 1788 , s'étant rendu à Ispahan , il y chemina pendant cinq quarts d'heures sans y appercevoir un seul habitant. Ce ne fut qu'au centre de la ville , qu'il retrouva les tristes restes de cette mer de peuple ; il estime tout au plus à cent mille le nombre actuel des habitans d'Ispahan. Ce sont , ajouta le consul de Mascate , les hommes les plus pauvres , ceux que leur excessive indigence a fixés dans cette ville.

*Extrait du livre VIII du VOYAGE A
SOPHOPOLIS.*

C'EST une pantomime , me dit à voix basse le sage TZÉE, elle est divisée en cinq actes. Il ajouta , elle est imitée du chinois. — Je pris à la hâte une ample tasse d'excellent café (craignant de m'endormir) ; je me dis, à part : nous allons embrasser l'histoire de deux ou trois dynasties. C'est user sans ménagement de la licence théâtrale.

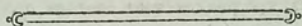
Je demandai le nom de cette pantomime ; mais la toile étant levée, TZÉE ne me répondit rien.

La scène est à Ispahan , capitale de la Perse.



LE LENDEMAIN
DES CONQUÊTES;

PANTOMIME EN CINQ ACTES.



ACTE PREMIER.

*On apperçoit de jeunes platanes , sur le devant
du théâtre.*

JE distinguai qu'il s'agissoit d'une guerre terrible
contre une nation voisine ; l'ennemi est vaincu , il
est dispersé , il fuit.

SECOND ACTE.

ON apperçoit un champ de bataille ; les morts ,
les mourans sont pêle-mêle avec les chevaux tués
ou blessés et avec les bagages que les vainqueurs
n'ont pas encore enlevés. Voici , ils accourent , quelle
ivresse ! ... Les soldats dépouillent les morts , achèvent
ceux qui respirent encore ; d'un regard avide , em-

pressé, ils parcourent toute cette scène de désolation, de carnage et d'horreur.

Que n'ai-je l'éloquence de Milton et de Bossuet, pour peindre toute l'horreur d'un champ de bataille !

Là, le genre humain semble un champ d'épis que le moissonneur a fauché. L'homme est moins que l'herbe des champs. Les générations s'écoulent comme un torrent, et s'élancent, avec ardeur, du sein de la vie dans la nuit du trépas !... Là, les gouvernemens paroissent à nu, l'atrocité de l'ambition se déroule toute entière.

Là, les conquérans sont tout ce qu'ils peuvent être ; ils peuvent tout ce qu'ils osent ! Ils osent tout ce qu'ils desirent ! un champ de bataille ! quel tableau !... Éloignez-vous d'ici, jeunes enfans ; éloignez-vous ; éloignez-vous vierges, qui serez un jour mères ! Epouses, éloignez-vous aussi ! et vous, tendres mères de famille, éloignez ce vieillard ! éloignez encore ce ministre de la morale !...

Approchez, VOUS, LÉGISLATEURS ; vous qui ne concevez pas d'autre moyen de bonheur pour la République, que l'agrandissement de ma patrie. Approchez, VOUS ; Néocrates insensés, qui avez placé une barrière d'orgueil entre un peuple généreux et la paix.

Approchez aussi, rois ; vous les exécuteurs de leurs volontés, et vous qui aggravez les horreurs de la guerre par la férocité de vos inventions.

Approchez, ambitieux qui êtes couronnés, qui

portez le panache, qui ceignez le turban ! Contemplez ce champ de bataille ! Combien de morts ? combien de blessés ? Que de pères sans fils , que d'épouses sans maris ! que de jeunes orphelins sans soutien ; vous avez dévoré leur père , leur oncle , leur frère aîné ! Que de champs qui retentissoient de l'hymne nuptiale, vont devenir le rendez-vous de la douleur ! les échos ne rediront plus , au lieu des chants si gais du matin , que les pleurs , que le gémissment !...

Un phantôme énorme s'avance, il foule avec joie ce champ palpitant de blessés et de mourans : quel est ce phantôme ? TZÈE me dit : Vois-tu ? C'est la mort ! elle s'approche d'un trophée élevé par le vainqueur ; elle écrit ces terribles paroles : « *La* » *guerre a fait sa moisson ; quelle moisson ! ...* » *reposons-nous ! ...* » La mort a passé , et sa joie est écrite , elle est gravée sur le trophée ! Les conquérans ! les législateurs féroces et les néocrates orgueilleux sont les *porte-faulx* de la mort !

TROISIÈME ACTE.

LE théâtre représente une ville prise d'assaut ; on égorge la mère occupée à protéger sa fille ; des soldats enfoncent des portes ; ils brisent des colonnes , incendient un palais ; plus loin , d'autres soldats parquent , au milieu d'une place , des sénateurs , des marchands , des citoyens , comme on feroit des

animaux ; ils sont destinés à la servitude ; on les compte ; leur rançon fera la fortune du vainqueur ; plus loin encore , on insulte à la vieillesse , à l'innocence !...

Monarques , sultans , généraux d'armée , ces malheurs sont le résultat de vos énormes fautes , ils prouvent , ils déposent de votre férocité ; ambition , voilà tes délices ! ambition , voilà tes voluptés !...

TZÉE étoit resté muet , immobile , il vouloit et ne pouvoit pleurer !...

QUATRIÈME ACTE.

LE théâtre représente le retour d'un conquérant dans sa capitale ; le peuple accourt en foule , il se précipite , il fait vague , il fait torrent au-devant du vainqueur ; on porte les soldats ; on couronne les officiers ; on applaudit aux généraux ; des arcs de triomphe ont été préparés pour eux... Que de richesses ! que de trophées ! Voilà l'artillerie prise à l'ennemi ; voilà ses drapeaux ; voilà ses instrumens guerriers : voyez-vous , dis-je à TZÉE , ces chars nombreux ; combien y en a-t-il ? Qu'ils sont magnifiques !... Voilà toute la puissance de l'ennemi , elle est vaincue ; sa gloire est effacée , son nom ne sera plus prononcé parmi les peuples ; il est vaincu ! Regardez ces vieillards , ici sont ses trésors ; nous tenons sa sagesse dans les fers ; nous possédons ses richesses ; l'ennemi est vaincu , il est notre esclave...

Sa vierge nous lavera les pieds, ses enfans feront paître nos pourceaux ; ses jeunes garçons serviront nos jeunes héros. Esclave ! sers ton vainqueur , il est ton maître.

CINQUIÈME ACTE.

TZÉE me dit : je voudrois que tous les peuples qui habitent la terre , je voudrois que tous les hommes appelés au gouvernement des états , je voudrois que tout l'univers fut ici ; tu as vu le premier acte.

Le second acte nous a offert le tableau d'un champ de bataille ; les conquérans préfèrent cette perspective à tous les délices de la paix ; et , les doux enchantemens de la volupté , ces plaisirs si purs , si entiers , si nombreux , dont la beauté sait enlacer nos cœurs ; la magie du sentiment et la mélodie du mot *amour* dans la bouche d'une femme que l'on adore , qui nous serre entre ses bras , et qui nous associe à la divinité par le plaisir que nous éprouvons à la vue d'un fils nouveau né ; ces délices , ces plaisirs , cette innocente joie , tout cela n'est rien dans l'esprit des conquérans ; un champ de bataille , le carnage , la guerre , ses horreurs . . . voilà le théâtre où leur cœur se complait , où leur ame jouit.

Le troisième acte est , pour ces exterminateurs , le moment désiré ; hier ils triomphoient , ici ils moissonnent ! . . . Tu as vu le quatrième acte.

L'acte cinquième , ajouta TZÉE , est de ma

composition, j'en ai soumis le plan à Philalèthe, il y a fait quelques additions; le sénat de Sophopolis l'a couronné de son suffrage; je l'ai intitulé :
L'EFFET NÉCESSAIRE DES CONQUÊTES.

(*La scène est à Ispahan, au retour de Shae-Nadîr, usurpateur de la Perse, conquérant du Mogol et des Indes.*)

Le théâtre représente à droite, un atelier de filature; deux mille ouvriers charmoient les heures par le travail; leurs amis, qui sont revenus de l'armée, les ont invités à une fête, celle des victoires; elle dure encore, et l'atelier est désert.

Un ouvrier ivre de joie accourt, les mains pleines d'or; il le contemple; plusieurs de ses compagnons le suivent; on a fait le partage des trésors des peuples vaincus; la part de chaque famille l'a enrichie.

L'ouvrier ivre allume sa pipe, compte son or; il boit du sorbet, et ses compagnons comptent aussi les pagodes et les roupies qui ont composé leur part du butin.

L'amante du premier ouvrier s'approche de lui, et l'invite à venir raccommorder son métier; le rouet est brisé, la corde en est cassée; il lui montre son or: celle-ci lui fait voir ses diamans; ils s'enivrent de sorbet.

Un ouvrier plus foible que les autres, ne peut contenir toute sa joie, il veut qu'elle éclate; il lui

faut

faut de la place ; on dérange les métiers , on les rapproche ; celui-ci propose de les entasser : dit , exécuté ; les voilà les uns sur les autres : nous travaillerons après que la fête sera célébrée , dit un ouvrier.

Quelques soldats arrivent , on veut danser , on propose de faire de l'atelier une salle de bal ; les métiers embarrassent : où les placer ? Un soldat y met le feu , et les ouvriers , enivrés de sorbet , dansent à l'entour des métiers que la flamme dévore.

DEUXIÈME SCÈNE.

Le théâtre représente , sur le devant , des arbres déjà vieux. Au fond , on aperçoit un champ d'épis dorés ; le bled est mûr , le temps presse , le laboureur invite ses serviteurs à lui aider ; il veut leur distribuer des faucilles et tous les instrumens dont on se sert pour moissonner ; les ouvriers que le laboureur a rassemblés lui répondent : nous ne travaillerons pas pendant la fête des victoires , ce jour est saint. — Mes bleds seront perdus. — Que nous importe , nous sommes riches ; eh bien ! si tes bleds pourrissent sur pied , n'as-tu pas eu ta part du butin ? tu iras en Egypte , et tu en achèteras ; le laboureur se lamente , il les conjure ; ils s'enfuient loin de son champ , ils retournent à la fête des victoires. Le champ ne sera pas moissonné , le soleil se couche.

Un orage vient , il renverse les bleds , il inonde les campagnes ; le cultivateur ne moissonnera pas le

champ qu'il a labouré et qu'il a semé. Les ouvriers sont tous riches , et ils sont allés à la fête des victoires.

TROISIÈME SCÈNE.

Le théâtre représente la place publique d'Ispahan , c'est l'heure du marché , le peuple y arrive en foule : où sont les paysans ? où sont les laboureurs qui apportent du riz , du bled , de la farine ?... Il est midi , et le marché est désert ; les habitans d'Ispahan regardent de tous côtés : peut-être les paysans ont oublié que c'étoit aujourd'hui ; attendons un peu , ils viennent , ils vont arriver.

Peuple insensé , tu as moissonné chez le Mogol , tu as dévasté ses provinces , tu as changé DELHI en un champ de carnage , le butin a enrichi tes cultivateurs , ils peuvent se passer de ton or , ils possèdent la véritable richesse , les fruits de la terre , ils te les partageroient ?... Que leur importe ta faim , ils ont tout ; et tu n'as que de l'or.

Voyez-vous la faim du peuple rassemblé dans les rues d'Ispahan ?... Entendez-vous le rugissement de sa faim ? — Vous avez de l'or , lui dit un paysan , j'ai du riz , je mange le riz , et je ne vis point avec de l'or.

QUATRIÈME SCÈNE.

Un Persan est sur le seuil d'un Caravenseraïl , c'est le rendez-vous de ceux qui viennent du Candahar , ou qui habitent la Géorgie ; son nom est connu dans toute la Perse. Il attend une caravanne , et il

sort, à quelques pas, pour voir si ceux qu'il attend viennent par un côté ou par l'autre.

Le feu prend au caravenseraïl; il court, il va, il vient, il crie, il appelle, au secours, au feu, au feu, au feu; des gens du peuple s'enfuient, la maison brûle, et il ne peut trouver aucun secours; le vent s'accroît, la flamme s'élève, l'incendie devient extraordinaire, tout est consumé par les flammes; le peuple lui répond: n'as-tu pas eu ta part? Le caravenseraïl étoit vieux.

C I N Q U I È M E S C È N E.

L'état a des besoins; on veut percevoir des impôts: des impositions, répond-on aux percepteurs: qu'avez-vous fait des trésors de Delhi? — On vous les a partagés. . . . — A nous? nous n'en avons eu que ce qu'il vous a plu de nous donner, vous avez fait nos parts; mais le gouvernement avoit fait son lot. Tous les diamans du trône (1), et l'or qui étoit dans les temples, et ces vases d'or, et ces trésors immenses pris dans les palais, et ceux trouvés chez les omrahs (officiers de l'empereur) que vous avez égorgés à Delhi; il y avoit, dit le peuple, de quoi subvenir aux dépenses de l'empire pendant vingt années; nous

(1) Le trône du grand-mogol, à Delhi, est estimé près de trois milliards de notre monnoie. Le conquérant le dépouilla de ses diamans, ils furent emportés à Ispahan. (Voyez la vie de Thamas-Khouli-Khan, page 434 et suivantes).

n'avons pas encore fait sept moissons depuis le retour de l'Inde et la conquête des états du Mogol. Allez, retournez - vous - en, et dites que le trésor est plus riche que nous ; vous avez l'audace de nous demander des contributions : nous sommes Persans ! vous nous prenez pour des Mogols.

SIXIÈME et dernière SCÈNE.

Le théâtre représente des champs , ils sont incultes , ils n'offrent plus qu'une lande aride , les ronces croissent à côté des épines.

Les paysans ont des bijoux , ils ont des vases d'or , et la faim les moissonne.

Le gouvernement éprouve un besoin absolu de toutes choses , toutes choses manquent à - la - fois au gouvernement ; il a perdu ses alliés , en les assassinant , en les pillant ; il a perdu son autorité , il n'a point d'énergie ; la faim , réunie à la paresse , a tout dévoré , le paroxisme du désespoir s'est étendu de proche en proche ; tout le monde , dans Ispahan , s'étoit dit : je suis riche , je mourrai très - riche. La famine a châtié ces peuples. Où sont ses manufactures ? où sont ses cultivateurs qui étoient si laborieux ?

La scène change tout - à - coup , le théâtre représente l'émigration des habitans d'Ispahan dans les campagnes ; ils y portent leur or , ils y mandient leur pain.

Fin de la pantomime.

EXTRAIT
DU GÉNIE DES SIECLES.

Sur le devant du théâtre, on apperçoit un vieillard, sa tête est couverte de cheveux blancs ; il va s'asseoir sur les débris d'une mosquée ; il tient une lyre dans sa main droite ; il regarde de tous côtés ; et, se livrant à sa vive et profonde douleur, il peint en ces termes les malheurs d'Ispahan.

Ah ! qui ne seroit ému jusqu'au fond des entrailles, au récit des malheurs d'Ispahan?....

Levez-vous poètes, poètes chantez les malheurs de la Perse et les pleurs d'Ispahan.

Un petit-fils d'*Hafiz*, le poète de Shiras, prit la parole ; son front étoit ceint d'une couronne formée de branches de cyprès ; il s'accompagna sur sa lyre, et dit :

Albion ! toi qui dis à l'Océan : salue ton maître ; à l'univers : je suis ton roi.

Et toi, peuple superbe, entends la voix
qui retentit chez les Perses.

Les jours de Persépolis, de Palmyre et de
Baalbeck, ces jours sont écoulés.

Ispahan qui régnoit sur la Perse et l'opu-
lente Bassora n'offrent plus, maintenant,
qué les restes épars d'un grand peuple
descendu au tombeau.

Ispahan ! Bassora ! ces villes ont suc-
combé sous les coups de l'anarchie.

Devenues la proie d'un féroce vainqueur,
l'anarchie a dévoré ces cités magnifiques.

Ruines de ces capitales, le voyageur
vous contemple et gémit.

Aux cieux, aux fleuves, aux colines
désertes, le voyageur demande en quels
lieux Ispahan fut assise ?

Le Zender-Oud (1), oublié des nations,
coule sur un sable d'or, entre des ruines
et des ruines.

Peuples superbes, entendez la très-
haute voix du désert, aux heureux, aux
puissans inconnue.

(1) Zender-Oud, signifie en persan, fleuve d'or ;
il coule près d'Ispahan, Voyez Chardin et Kempfer.

La voix du désert dit : ici étoit Ispahan ,
ici étoient sa gloire et ses richesses.

Le voyageur assis sur les débris d'un
temple , élève vers le ciel mains , regards ,
pleurs ! ...

Sa voix est couverte par le bruit des
vents. Sa voix. . . . sa voix n'est entendue
que du fleuve et de DIEU.

Il s'écrie : où est Ispahan , cette cité si
riche , si grande , si populeuse ?

Dans le creux de sa main il pèse les
cendres d'un empire. Il dit : voilà tout ce
qui reste des peuples de la Perse ! ...

Et le voyageur seul , au milieu de cette
ville immense , promène ses regards près
de lui , au loin.

Semblable aux eaux d'un fleuve débordé
ravageant la campagne , la douleur inonde
et submerge son cœur.

A la vue de tant de maux , il verse un
torrent de larmes. . . . Ses larmes n'ont
pour témoins que le fleuve et DIEU.

Peuples superbes ! entendez la très-haute
voix du désert , aux heureux , aux puis-
sans inconnue. Les Perses ont répété cette
voix inconnue.

Dans l'amertume de sa douleur, le voyageur s'écrie : les crimes des Sophis, l'anarchie qui règne par la terreur ; l'anarchie qui a pour ministres LES FLEAUX.

Les rois, l'anarchie, ont fait asseoir la mort sur cet empire.

Répétez, peuples superbes, le cri du gémissement qui retentit dans Ispahan, à travers le désert et jusqu'à Bassora (1).

Malheur à ceux par qui le crime règne, qui font de l'éloquence un poignard à deux tranchans, et qui s'en servent pour anéantir la liberté.

Et pour déchirer jusque dans les entrailles de la patrie, les tendres fils qu'elle porte en son sein.

Malheur au peuple qui, par une indifférence coupable, néglige de veiller à la conservation de ses droits, et qui cesse, un seul jour, de défendre sa liberté.

Plus vil qu'une infâme prostituée, l'opprobre de sa ville ; plus méprisable qu'un

(1) La distance est d'environ cent six lieues de France. Voyez le voyage de Thomas Howel.

jeune eunuque , qui chérit ses fers , et qui se courbe , avec respect , à la vue de son maître.

Ce peuple sera foulé , comme la vendange , en présence de ce peuple ; ses oppresseurs boiront ses pleurs dans l'or.

Ses vierges seront la risée de l'étranger. Le sang de ses enfans rougira , grossira les torrens.

Ses vieillards se traîneront , chargés d'ans , sur les ruines de ses cités effacées. Ils survivront à toute leur postérité , leur vieillesse sera prolongée , ils épouvanteront la terre.

Les fers couvriront ce peuple comme un vêtement ; l'injure , l'ignominie l'accompagneront par-tout.

La honte obscurcira , pour ce peuple , la lumière la plus pure ; la honte qui est la mort dans la vie.

La nuit qui calme les plus amers chagrins et qui suspend la plus vive douleur ; la nuit retracera , vivantes , dans l'esprit de ce peuple , sa puissance avilie , sa majesté renversée.

En songe , il se contempera , jouissant de tous ses droits ; son réveil sera son supplice.

Ce peuple qui comptoit les siècles et les années , venez et voyez , il est malheureux !

Dans son cœur plein d'orgueil , il espéroit encore des jours de paix , des siècles de prospérité ; et maintenant , hélas ! la faim a moissonné ce peuple !

Qu'elle étoit grande et qu'elle étoit belle , la fille aînée de l'Orient !

Son peuple étoit nombreux comme les feuilles des arbres au retour du printems.

La cité des cités s'étendoit au loin dans la campagne , comme le vol du condor et comme les eaux débordées d'un grand fleuve.

Le marbre et le granit , le porphyre et le cèdre , l'azur et l'or décoreoient ses palais magnifiques , et relevoient la majesté des dômes de ses temples.

Ses jardins (1) , renommés parmi les

(1) Les jardins du Sophi à Ispahan sont renommés dans tout l'Orient , pour l'excellence de leurs fruits , pour leur magnificence , et par leur étendue.

nations , lieux enchantés , qui faisoient la joie de tout son peuple ; voyez ! ils sont incultes et solitaires.

Et , maintenant , la fille aînée de l'Orient a perdu tout son éclat et tous ses charmes.

ISPAHAN ! malheureuse cité ! tu ressembles à un nid d'oiseau découvert par le vautour ou par le milan , et dont les petits ont été dévorés par le vautour , par le milan affamés.

Un premier regard suffit pour embrasser les restes de ton antique splendeur !

ISPAHAN ! où sont tes sages , ceux qui , par leurs conseils , pouvoient éterniser ta puissance , ta gloire ?

Et dont la rare prudence , émanée de Dieu même , ouvroit un œil savant dans un long avenir ?

Assemblez-vous , vieillards ; appelez pour m'entendre , vos femmes , vos enfans.

Et , dans la langue sacrée (1) apprenez à la terre la cause de vos maux , de vos calamités ?

(1) La langue arabe.

Un vieillard vénérable prit la parole et dit : Ah ! j'ai vu mon pays sans puissance et sans gloire !....

Depuis ce jour , je voue à mon pays une larme éternelle.

Le deuil d'une douleur profonde accompagne mes pas !.... Mais que peuvent mes larmes !

Te dirai-je ce que je vis pendant ma caravanne , à travers le grand désert ? Comment raconterai - je cette scène si grande , et si majestueuse ?

Fatigué par une longue marche , dévoré par une soif ardente , et succombant sous le poids de la chaleur , j'appelai le sommeil sur mes paupières ; mes yeux étoient brûlés par le sable , imprégné de tous les feux du jour. Je fuyois ISPAHAN.

Ah ! j'ai parcouru le *Meydan - Schae* (2). J'ai contemplé le vaste palais de nos Sophis.

J'ai erré dans le grand cours , j'ai porté mes pas dans les six villes qui forment

(2) Place royale à Ispahan ; elle est la plus belle et la plus grande que l'on connoisse au monde.

autour d'Ispahan un rempart de puissances; un peuple immense habitoit ces six villes (1).

Je me suis reposé dans *Zulpha* (2) nommé, par nos Persans, le séjour de la félicité.

Et, dans la ville impériale, mes yeux n'ont rencontré que des palais, sans habitans, dont les ruines toiboient sur des ruines, oubliées des nations.

J'ai vu la nombreuse douleur de tout un peuple; il étoit asservi, presque nud. Il gémissoit sous le poids d'une misère profonde.

Ce peuple erra long-temps !

Il répondit à ses vieillards et à ses enfans qui lui demandoient du riz :

Nous n'avons pas moissonné les champs que nos mains avoient cultivés. La nudité, la faim ! voilà tout ce que le vainqueur nous a permis d'emporter à *Schiras* (3).

(1) Les six faubourgs d'Ispahan.

(2) Nom de l'un de ses faubourgs.

(3) Le Sophi a transporté le siège de l'empire

Je vous y nourrirai, a-t-il ajouté : le riz de SCHAE (1) ! qui l'a semé ? Où sont ses moissonneurs ?

J'entendis cette plainte ; et , élevant vers le Ciel mes regards et mon cœur , je m'écriai : Dieu ! donne-moi des larmes.

Je fixai à Mosul mes pas et ma douleur. . . . Ma douleur ! elle imprime sur toutes mes pensées la sombre horreur de regrets éternels.

Regarde ce soleil , il règne au haut des cieux , il répand sur les mondes la lumière et la vie. Ce soleil ! qu'il est beau ! astre brillant des jours , tu étois obscurci.

Un bruit semblable à la chute d'un fleuve , retentit dans le désert. Soudain un froid mortel suspendit , dans mes veines , le torrent de la vie.

Mes yeux et ma pensée appeloient l'éternel. Ah ! je vis le TRÈS-HAUT dans son ire terrible.

à Schiras , ancienne capitale de la Perse. C'est depuis cet événement que la ville d'Ispahan est tombée au degré de misère où M. Beauchamp l'a trouvée en 1788.

(1) Schae , mot persan , qui signifie ROI.

L'éternel, qu'il est grand !.... il a créé les cieux. Il fait jaillir des innombrables mamelles de la nature, et les fleuves profonds, et les torrens rapides, et la douce rosée.

Il donne au papillon les couleurs de l'aurore; il donne à l'aigle altier sa force et son courage.

Planètes, météores enflammés, pure lumière des cieux; harmonies divines ! bénissez l'éternel.

Une force inconnue égale en ses effets à la vie de sept hommes.

Cette force terrible circula dans mes veines !.... Mes yeux virent ces astres qu'*Herschell* a découverts.

Je vis le ciel, des étoiles, et je vis le soleil, comme tu vois la mort.

J'entendis la voix d'*Alla* (1); et je m'écriai: le vieillard d'Ispahan veut t'obéir, commande.

Je dis, et tout à coup je distinguai à l'Orient de Mosul deux génies redoutables,

(1) Nom de DIEU.

je reconnus le premier, il détruit les empires.

Un calme semblable à l'effroi qui succède à l'incendie ; ce calme plein d'horreur étoit sur son front.

Il fit un pas pour venir à Mosul (1), il effaça l'empire des Persans.

Ce premier génie m'adressant la parole, dit : me connois-tu ?

J'ai dévoré les fertiles provinces d'un royaume puissant. Que reste-t-il d'ISPAHAN ?

Vois-tu le fanatisme ? Assis sur un trône élevé au-dessus de plusieurs autels, un nuage d'encens, brûlant sans cesse, parfume l'air qu'il respire.

Il lève vers le ciel des mains chargées de crimes ! Sa parole est son glaive ; son glaive est un feu dévorant.

Ses yeux, arides de fureur, découvrent à la fois les cités, les empires. D'un signe de sa tête il dissout les états.

(1) D'Ispahan à Mosul, capitale de la Mésopotamie, on compte environ sept cents milles anglais. Voyez la carte du voyage de T. Howel, imprimé par ordre du Directoire Exécutif.

Je fixai l'anarchie, sa robe étoit sanglante. Les fers et les poignards formoient la frange de son vêtement vaste.

Je vis le fanatisme, et je m'écriai : voilà les ennemis de ma chère patrie!...

J'embrassai tendrement le sage TZÉE, et je lui dis : tels sont donc les résultats éloignés, mais inévitables des conquêtes.

LE VOYAGE A SOPHOPOLIS,

Avec cette épigraphe :

« Un seul jour d'équité ; qu'il est grand aux yeux
» de l'Eternel ! . . . ».

Deux volumes in-8°, d'environ 500 pages d'impression, actuellement sous presse, paroîtra incessamment chez le même libraire.

